

Albert : itinéraire précaire

Il y a trente ans, la RTBF montrait le quotidien et l'environnement d'une famille pauvre, celle de Albert Harte, et le regard que les voisins portaient sur elle. Interpellant. Aujourd'hui, Symbioses l'a retrouvé. Portrait avant-après.

1980 Lieu-dit de « La Bosse », près de Maredsous. Ici vivent ceux que les gens du village appellent « les baraqués ». Trois familles et leurs 13 enfants, illégalement installés dans des caravanes résidentielles et des baraquements. Des déchets en tous genres jonchent le sol. Les débris des familles, « parce que le camion ne vient pas jusqu'ici », mais aussi ceux lancés là par des passants. Chef de file de cette petite tribu, Albert Harte raconte sa vie et ses envies à Jean-Claude Defossé, le journaliste qui lui consacre un reportage pour l'émission « Autant Savoir »* : « *Mon plus grand espoir : de l'eau et du courant, mais la commune ne ferait pas ça pour nous* ». Son eau, Albert et ses enfants vont donc la chercher dans une citerne, à quelques centaines de mètres. C'est de l'eau de pluie. Qu'ils boivent, à en devenir malades.

A l'école du village, même si on est venu initialement les chercher, pour atteindre le nombre minimum d'élèves, on n'en veut plus vraiment. « *Pas propres* », dit le directeur un peu embarrassé. Pas dans les normes non plus : « *Je les aimais bien, mais c'est mieux pour l'école et notre village qu'ils soient partis* ». Du coup, la plupart des enfants de « La Bosse » ne savent ni lire ni écrire. Finalement, certains apprendront, dans une école d'enseignement spécialisé. L'assistante sociale de la famille explique : « *Les gens voient avant tout la saleté qui règne autour de chez eux, sans savoir pourquoi il y fait sale. Ils ont souvent été chassés des communes parce que leurs roulottes sont considérées comme inesthétiques. Donc les enfants ne pouvaient pas fréquenter l'école régulièrement. Tout se tient et s'enchaîne.* »

2008 Près de trente ans plus tard, Albert Harte nous accueille chez lui, dans son chalet du Domaine du Pierreux, à Heure. L'endroit est plutôt bucolique. On y accède par une petite route serpentant au milieu des prairies et des bois. « *J'ai quitté La Bosse grâce à l'assistante sociale qu'on voit dans le film, elle m'a aidé à titre personnel à acheter une maison*, raconte-t-il. *Puis on l'a vendue pour venir dans ce chalet. J'avais besoin de revenir en pleine nature. De me sentir libre. Même si, sans voiture, ce n'est pas facile* ». S'il vit mieux aujourd'hui, tout n'est cependant pas rose. Le regard malicieux et la voix franche, il explique comment, pour se chauffer, il fabrique des briquettes avec les toutes-boîtes et un peu de colle à tapisser. Histoire de compenser la hausse du prix de l'énergie : « *Ça pollue plus, et c'est mauvais pour la santé, mais j'ai pas le choix. J'alterne donc les briquettes avec du charbon ou du bois ramassé par terre. J'ai bien demandé des primes à l'isolation, mais ils ne veulent pas parce que je suis dans un chalet. On est exclu du système parce qu'on n'est pas dans une zone d'habitat* ». Il sera d'ailleurs bientôt interdit de se domicilier dans les campings et parcs résidentiels en zone de loisirs. Un gros problème pour les personnes précarisées, pour qui il n'existe pas d'alternative bon marché. « *J'ai même dû hypothéquer mon chalet pour obtenir une arrivée individuelle d'eau et d'électricité. Sinon, je devais payer les dettes de mes voisins, car il n'y avait qu'un compte pour tout le domaine.* »

Lutter pour en finir avec l'exclusion

Si aujourd'hui, avec de gros problèmes de santé, Albert tire l'essentiel de ses revenus de l'intervention majorée (anciennement appelé « vipo » pour veuf - invalide - pensionné - orphelin), ce

jeune soixantenaire souligne qu'il a toujours travaillé. « *J'ai commencé à 12 ans. On me payait alors avec un pain et des cigarettes. Puis j'ai fait ferrailleur. Je vendais au poids des ferrailles, des bouteilles, des cartons et des pneus usagés. Jusqu'à ce qu'on demande aux habitants d'aller au parc à conteneurs ou aux bulles à verre, en payant des entreprises pour gérer tout ça. Ça a tué le secteur informel, les petits travailleurs comme moi* ».

Depuis « La Bosse », sa situation s'est améliorée, vaille que vaille. Grâce notamment à son culot, sa hargne et sa soif d'apprendre. Armé de son vécu et de son bagou, Albert n'a pas peur d'interpeller les politiques, de faire appel à un avocat ou à un notaire, d'inviter la presse, ou de convoquer le président du CPAS pour une entrevue dans son chalet. Militant chez Luttes Solidarités Travail (LST), il est même allé porter la voix des plus pauvres chez le premier ministre, « au 16 ». « *Je ne veux pas la charité, mais des droits. Car il y a encore « des Bosses » : ma voisine d'en face n'a ni eau ni électricité. Et ma petite-fille a toujours honte de dire qu'elle habite ici, peur du regard des autres.* »

Christophe DUBOIS

* « Des Pareils à nous autres », Autant Savoir, RTBF, 1980.

« *J'ai eu la chance, dans ma vie de rencontrer des bonnes personnes. C'est ce qui m'a permis de m'en sortir.* »

